

Manuel Grand a 26 ans, il est formé en littérature et arts plastiques à Lyon, il devient peintre compagnon du devoir, avant d'être formé à l'école des beaux-arts de Valence.

Dans sa pratique artistique Manuel Grand articule avec le souci de constituer une recherche faite d'éléments connexes, un travail d'écriture de textes de fictions à un ensemble d'autres pratiques : celles de la collecte de documents, de la photographie et dans la foulée de la redécouverte de techniques anciennes, liées à l'impression, la création graphique, la typographie.

MG investit des lieux de mémoire (histoires non officielles, rurales, non écrites), des bâtiments, des villages, des textes de littérature, des biographies, des archives. Deux thématiques innervent son travail en particulier : celui de la nostalgie et de l'utopie. La nostalgie se réfère plutôt au monde paysan, à la pensée rurale, sa connaissance intime du monde sauvage ; l'utopie se réfère au monde ouvrier, à l'idée d'une solidarité, à la construction des cités. On y lit aujourd'hui des problématiques d'une criante actualité qui sous-tendent de nouvelles réflexions sur nos modes de vies, et la relation que nous entretenons avec les lieux que nous habitons, mais aussi la façon dont nous interagissons avec notre milieu.

La pratique de Manuel Grand est intriquée à l'expérience physique des lieux ainsi qu'à des expériences plastiques. Alors qu'il écrivait la nouvelle MHR (Mon Homme Russe) il vivait en retrait dans une ancienne ferme. Il y a un an, c'est à Saint Agrève, jadis lieu de repli des citadins en quête de grand air, qu'il s'installe collectivement dans un grand bâtiment. Il écrit ainsi Ljadno en même temps qu'il rénove les lieux et y installe avec ses acolytes des activités d'impression, d'art graphiques, de photographie, de menuiseries, de création de site web et bientôt d'un espace dédié à la culture des plantes médicinales. Les objets trouvés sur place témoignant d'anciens métiers de cordonnerie, de couture, de tissages, la morphologie des espaces et leur répartition sont autant d'éléments servant le récit, mais aussi et surtout un mode d'investigation autant intellectuel que plastique pour reconquérir une mémoire. Une mémoire qui, si elle est innervée d'anciens usages, n'en est pas moins régénératrice d'activités et de nouvelles perspectives.

J'aimerais en particulier parler d'une œuvre et de son déploiement sur trois axes de recherches interdépendants.

Alors qu'il n'est pas encore fixé à Saint Agrève, MG enquête sur Jean-Baptiste Courtol dit le vipéricide. Il trouve alors une carte postale du XIX<sup>ème</sup> siècle représentant le portrait de cet homme portant un costume luisant réalisé en peaux de vipères. Il enquête ensuite sur la pratique de ce tueur de vipère. L'image de l'homme entouré de ces tableaux de chasse l'intrigue et dans son texte il commence par décrire une époque :

« Rapatrié en France (après la guerre de Crimée), Courtol courut dans la montagne à la recherche de plantes médicinales que lui rachetèrent les pharmaciens. En 1883, il trouvait sa véritable profession, qu'il avait inventée, celle de « tueur de vipères ». On le nomma, dans les montagnes de Haute-Loire, Courtol le vipéricide. Il tua un si grand nombre de vipères qu'il réussit à vivre des primes de ses chasses. Les jours orageux et chauds où le soleil est caché par les nuages sont les plus favorables pour découvrir, à l'orée de bocages rocailleux ou d'herbiers marécageux, les vipères « mirées » dans leurs gîtes. Courtol est un chasseur téméraire. Mordu de nombreuses fois, il concocta un onguent à base de graisse de vipères et d'herbes médicinales. Se croyant immunisé, il mourut le 12 juin 1902 de la morsure d'une vipère aspic. Plusieurs jours après son décès, le corps fut découvert dans un état de parfaite conservation. Le venin avait ralenti la putréfaction, en imprégnant le corps par le sang, coagulé. Tout comme la tillantine de mercure, hautement vénééuse, le venin constituait un antiseptique puissant. Il durcissait l'albumine et conservait la forme et la couleur des tissus. »

MG constate ensuite que Courtol a été particulièrement médiatisé et que simultanément l'apparition de la carte postale a permis aussi de vulgariser cette nouvelle profession de tueur de vipères. Il se penche alors sur les traités photographiques d'Alphonse Poitevin, dont les expérimentations photographiques ont servi le développement massif de la carte postale. Certaines techniques mises au point par Poitevin ont été perdues et seul le principe demeure aujourd'hui. C'est alors que Manuel Grand décide de prolonger l'enquête en s'intéressant à ces techniques avortées et reprend étape par étape le procédé de la phototypie dont on voit ici une reproduction. Cette réalisation couvre l'ouvrage réalisé complètement par ses soins, de l'impression à la reliure. Il assume toutes les étapes de conception de son livre et accepte le compromis d'un très petit nombre de tirage sur des papiers choisis et souvent récupérés. De même dans ses photographies, Manuel Grand limite l'utilisation des outils numériques et travaille avec une chambre photographique Sinar pour reproduire des archives de manière analogique en grand format.

Le dernier volet non moins intéressant de ce projet est celui des plantes médicinales dont Courtol était spécialiste et qui amène Manuel Grand à s'intéresser aux plantes et à leurs vertus ainsi qu'aux pratiques de soin associées. Cette recherche l'amène aujourd'hui à créer un jardin et un bassin de culture dédié aux plantes à Saint-Agrève.

Manuel Grand n'exhume pas seulement des pratiques oubliées, il les décortique, les expérimente, les réinvente comme un chimiste de laboratoire. Il ne triche pas avec les aléas de la technique, les temps de pauses nécessaires de la gélatine photosensible et leur contact avec la qualité fragile des vieux papiers utilisés. Toutes ces étapes donnent lieu à de nombreux tâtonnements qu'il accepte comme autant de pérégrinations du processus faites de joyeuses surprises. C'est ce qui confère à chaque image, des détails inégalés, des noirs troublants, des irrégularités d'impressions et de surfaces qui n'ont d'égal que les images des premières heures de la reproductibilité technique.

Qu'il collecte des documents d'archives, qu'il photographie ou qu'il écrive, qu'il jardine ou qu'il imprime, Manuel Grand ne montre pas simplement un passé oublié, mais un passé qui innerve le présent et nous révèle un monde peuplé d'acteurs qui résiste à l'oubli. C'est par le butinage des pratiques qu'il marie sans hiérarchie le travail intellectuel et celui de la main.

Plus encore après la période incertaine que nous avons vécu, l'œuvre de Manuel Grand et ses méthodes de production autosuffisantes témoignent d'une décélération positive et ouvre la voie d'une réconciliation entre l'homme et son milieu, autant qu'ils revendiquent la possibilité d'un dialogue fécond avec le monde naturel et animal.

Sophie Auger